

Réflexions

sur le « par cœur »

« Avant de discuter du « par cœur », il me semble utile de préciser ce que représente cette expression dans mon esprit. Le professeur Chateau dit : « La fixation se fait... par l'habitude, et c'est le par-cœur. » Je ne suis pas tout à fait d'accord : pour moi, le par cœur est la méthode selon laquelle on « apprend par cœur », enregistrement passif par la répétition de mots, de sons, répétition souvent auditive ou visuelle (cas de la page « photographiée »). L'habitude peut intervenir sans qu'il y ait par cœur.

Dans l'apprentissage des mécanismes opératoires, par exemple, il ne me semble pas possible de parler de « par cœur ». Il s'agit de montrer des habitudes, certes, mais par une répétition « active ». L'existence des cahiers auto-correctifs montre d'ailleurs l'importance que Freinet et ses amis attachent à cette acquisition, à ces mécanismes.

De même, en grammaire, du moins en orthographe grammaticale, les fichiers auto-correctifs (répétition active) viennent consolider les acquisitions faites au cours du texte libre. Il ne me semble pas utile, par contre, de faire apprendre par cœur une règle de grammaire et son exemple (cf. progression du 5-10-50). Peut-on parler de mécanisme, d'habitude, si l'enfant se voit dans l'obligation, à chaque instant, de se remémorer la règle adéquate, d'analyser la phrase pour finalement déduire la graphie correcte ? Il est inutile d'insister sur les fautes que l'on qualifie d'étourderies alors qu'il s'agit simplement d'un automatisme insuffisamment monté. La lecture attentive du commentaire de la progression précitée révèle d'ailleurs le souci majeur de ses auteurs de normaliser l'enseignement grammatical à cause de la multitude de « jeunes maîtres inexpérimentés ». Solution à la petite semaine qui attaque la forme du problème et pas le fond. On retrouve les mêmes causes et les mêmes effets dans la circulaire du 19 octobre 1960.

L'apprentissage du vocabulaire pose un problème en soi. Nous l'aborderons dans une deuxième partie.

Si je fais le tour des notions de base devant passer dans les habitudes, je n'en retiens que deux qui soient justiciables du par-cœur : conjugaison et tables d'opérations.

Le problème qui se pose à l'instituteur est donc : faut-il faire apprendre par cœur conjugaisons et tables d'opérations ?

Ou faut-il les faire entrer dans les habitudes par leur usage constant et répété ?

Efficiences des deux méthodes ?

La première semble, a priori, plus rapide... Mais pour moi qui suis pédagogue agissant, je n'ignore pas que je vais tomber sur des têtes « rétives ». Je serai amené à sanctionner ! Il y a un cycle infernal : leçon, récitation, sanction !

Briser ce cycle est une nécessité vitale pour l'éducateur. Or comment le supprimer sans supprimer la « leçon » ?

La deuxième méthode semble plus lente. Le professeur Château se demande :
« A-t-on le droit de gaspiller son temps ainsi ? »

Y a-t-il vraiment perte de temps ? L'enfant arrive, normalement, par l'apprentissage « lent » à calculer correctement vers 10 à 11 ans. Et par l'apprentissage « rapide » ? Tout bien pesé vers le même âge ! Demandez donc aux maîtres de C.M. (classes traditionnelles) si leurs élèves calculent d'une manière sûre lorsqu'ils leur arrivent ! Dans les meilleurs des cas, ils connaissent leurs tables systématiques ; mais ils s'embrouillent souvent en cours d'opération ! Souvent, même, ils ne se rappellent que mal (en début d'année) leurs tables ! Les I.O. ne reconnaissent-elles pas que les mêmes notions doivent être apprises, oubliées puis réappries à plusieurs reprises avant de passer dans les habitudes ?

Tout compte fait, n'est-ce pas en calculant que l'on apprend à calculer, *et cela de toutes façons* ? Pourquoi alors ne pas supprimer la répétition fastidieuse et abêtissante des tables, air et paroles ? Surtout en considérant le grave inconvénient évoqué plus haut !

Quant à la conjugaison systématique, je ne nie pas qu'elle ait une valeur de synthèse, surtout utile pour l'étude ultérieure des langues étrangères. Mais si par l'usage, les enfants ont pu se familiariser avec les temps usuels, (les seuls retenus par les I.O.) cette synthèse se fera aisément vers dix ans, sans qu'il ait été besoin d'employer le par-cœur. Et au moins, le plus-que-parfait ou le futur antérieur ne seront pas des termes dépourvus de sens, créés à l'usage des grammairiens ; l'étiquette aura gagné toute sa valeur, venant s'inscrire dans un contexte enrichi par l'expérience quotidienne.

Peut-on donc parler de perte de temps ?



Le vocabulaire pose un problème en soi. Le professeur Château affirme : « l'homme va des signes aux signifiés, des mots aux choses ». D'où la nécessité d'apprendre le vocabulaire par cœur.

Il serait bon que le professeur Château précise sa pensée, en indiquant par exemple, la méthode qu'il préconise en matière d'acquisition du vocabulaire.

Pour moi, je n'arrive pas à trouver évident que le mot précède la chose ; je constate chaque jour, au contraire, que le concept est ressenti par l'enfant, même lorsqu'il ignore le mot. Dans ce cas privilégié, — et le texte libre multiplie ce cas à l'infini, — point n'est besoin d'avoir recours au par-cœur. Le mot s'inscrit dans la mémoire comme instrument d'expression souhaité, nécessaire.

Une réaction fréquente chez l'enfant est d'employer dans les jours suivants, et à plusieurs reprises, le mot acquis nouvellement. Cela marque sans doute l'importance du mot, mais nullement, à mon avis, son antériorité par rapport au concept.

Je voudrais, pour terminer ces quelques réflexions, verser deux expériences au dossier.

La première me concerne. Etant enfant, j'apprenais facilement par cœur. J'oubliais d'ailleurs tout aussi facilement !

Vers 11-12 ans, je me souviens avoir éprouvé les premières difficultés de « mémorisation ». Vers 13 ans, j'étais incapable d'apprendre par cœur le moindre poème — pourtant la poésie me passionnait : je me sentais même un peu poète ! — On m'avait dit qu'il s'agissait d'une paresse d'esprit : je m'appliquais à apprendre chaque jour 2 ou 3 vers ; en vain !

Depuis, cette incapacité d'apprendre par cœur m'est restée.

Par contre, la mémoire des idées s'est grandement développée en moi, même depuis l'époque où je préparais mon baccalauréat.

Cela vient corroborer ce que dit le professeur Château (*Techniques de Vie*, n° 8, p. 27, 2^{me} §).

Deuxième expérience : X... est une excellente élève de classe traditionnelle jusqu'à 10 ans. Elle entre dans une institution privée et y suit les cours de la 6^{me} à la 3^{me}. Elle apprend facilement n'importe quoi... sans rien comprendre. Dans cette école, on se contente du « par cœur ». Elle passe le B.E.P.C. de justesse, puis entre au lycée. Là, elle est complètement « dépassée ». Le « par cœur » devient impossible ! Premier échec au Baccalauréat : moins du 1/4 de points. L'année suivante, double échec au Bac !

Sans doute, l'usage du par-cœur n'a-t-il pas été le seul responsable de cet échec total ; mais il a sans doute contribué considérablement à maintenir cette jeune fille dans une passivité naturelle déjà trop grande.

G.-M. HERVÉ (Haut-Rhin).

« Après le renvoi de Necker le mécontentement fut vif, des émeutes éclatèrent. Personne ne voulait prêter de l'argent au Trésor dont les caisses étaient vides.

« Partout on se mit à rédiger des cahiers de doléances... »

Il me faudrait retrouver un livre d'histoire CE2 ou Cours Moyen (Lyonnet) de l'époque 40-41 pour vérifier l'exactitude de mes souvenirs.

Depuis 20 années donc ce résumé d'histoire est resté gravé dans ma mémoire. Pourquoi celui-là particulièrement ? Je m'en souviens très bien et pour la raison que voici :

Comme je n'y comprenais pas grand'chose (à cette époque j'avais 9 ans) je m'étais résignée, et je m'étais dit : « Il faut que je l'apprenne par cœur ». Je l'avais appris jusqu'à répétition automatique car je craignais d'être interrogée.

Je me souviens aussi que le mot Trésor m'intriguait et j'essayais de me le représenter concrètement d'après les explications de l'institutrice, mais en vain ! et pour cause !

Donc, deux causes à cette mémorisation excessive :

— incompréhension du texte ;

— crainte d'être interrogée (crainte augmentée par l'incompréhension) ;

Cet exemple m'est venu à la lecture de la citation de M. Landucci que

vous avez faites dans TV n° 8, page 8 (questionnaire sur le par-cœur) :

« Son seul danger (à la mémoire) est de laisser croire parfois à une compréhension alors qu'il ne peut y avoir qu'enregistrement », et vous dites alors : « la mémoire n'est qu'un outil et qu'ainsi on impose à l'enfant une répétition mécanique dans l'espoir que cette répétition enrichisse la mémoire ».

Dans l'exemple que je vous rapporte vous parlez d'un enrichissement de la mémoire ! Ainsi naîtrait la culture ? Et l'intelligence, comment peut-elle s'exercer en pareil cas ?

Je me rappelle, toujours de ce même bon livre d'histoire, un autre résumé : celui des guerres de Louis XIV (je vois encore la carte de l'Europe d'alors au-dessus du texte). Ces guerres, avec *tous* leurs traités et les *dates* de tous les traités, il fallait les savoir par cœur, et ce n'est pas sans peine que nous les avions apprises.

Que n'encombre-t-on pas inutilement la mémoire des élèves ?

Je n'ai cité que deux résumés ; et tous les autres (98 % donc) qui ont été bien vite oubliés.

Un autre souvenir de cette même époque mérite encore je crois de vous être rapporté :

Un jour, mon frère (deux ans plus jeune que moi) arrive à la maison en brandissant un parchemin tout plié et écorné. C'est le grand-père de son camarade qui l'a trouvé. (J'ai conservé précieusement ce parchemin et je n'ai pas manqué de le montrer aux élèves.) Vite nous nous mettons tous à essayer de déchiffrer : « Le neuffiesme Jour de mars Environ midy mil six cent quarante huit... » On peut lire ! (Etonnement, curiosité.) C'est que le grand-père en question possède des terres près de l'ancienne abbaye dans le vieux village, il y a même un souterrain dans son champ. Le souterrain va de l'abbaye au manoir (distant de 2 km). Ce souterrain intrigue et tente les deux gamins. Ces faits « historiques » resteront eux aussi gravés dans ma mémoire. Mais ils y auront été inscrits d'une tout autre façon que précédemment. De plus c'est à partir de ce jour-là que j'ai cherché à connaître l'histoire de mon village natal et commencé à la comprendre, *et cela en dehors de l'école*.

Ainsi, comme vous le dites, « la mémoire enregistre de façon définitive tout ce qui lui est apporté par le complexe de vie ».

Quant aux bacheliers ils ne peuvent démentir que la mémoire a été pour eux l'outil essentiel pour réussir leur examen, car le bachot n'est hélas ! qu'un contrôle de connaissances. Et je vous rapporterai à ce sujet mes souvenirs de normalienne. En Sciences Expérimentales d'E.N. chacun sait combien le programme est chargé particulièrement en Sciences Naturelles (je ne sais maintenant si les programmes ont été allégés depuis 1951). Je me rappelle que lasses « d'emmagasiner » en série leçons sur leçons, mes camarades et moi nous déplorions cet état de fait. Pour la botanique, par exemple, nous aurions aimé sortir pour apprendre à même la nature ce qui aurait dû y être appris. Mais programme et temps ne nous en ont pas laissé le loisir. *Même les expériences* à réaliser en classe ne pouvaient être faites la plupart du temps (toujours par manque de temps). Le professeur devait donc se résigner à nous décrire les expériences que nous transcrivions rapidement sur nos cahiers de cours. Et toute l'année ce fut ainsi une *course temps-programme* (particulièrement au 3^e trimestre).

A force « d'emmagasiner » ainsi une foule de notions en si peu de temps nous en arrivions fatalement à la *fatigue intellectuelle* et par suite à un *affaiblissement de la mémoire*.

Et maintenant (soit dix ans après) que nous reste-t-il en mémoire de cet encyclopédique programme ?

Pendant que j'écris ces lignes j'ai, ouvert devant moi, mes cahiers de sciences naturelles de la classe de philo. Et je suis navrée de constater que tant de notions (plus que la majeure partie au moins) ont été oubliées et depuis longtemps déjà !

Oui, je suis navrée en pensant à toute la peine que nous nous sommes donnée pour apprendre par cœur toutes ces notions et qu'il nous en reste si peu.

Et je ne peux partager l'opinion du professeur Château qui écrit : « Toute culture ne s'élève que sur des bases solides que donne la mémoire automatique : le « par-cœur ».

Le « par-cœur » la forme la plus durable du savoir ? Nous savons trop bien que non par expérience personnelle. »

Yvonne GLOAGUEN (Finistère).

Le « par cœur » pour un but précis

« Actuellement, en cette fin d'année scolaire, le par-cœur joue son rôle néfaste. Que de sourcils froncés, de têtes entre les mains, de doigts dans les oreilles. Que de psalmodies, de plaintes, d'incantations pour se concilier les dieux fantasques des examens. Il est nécessaire de sacrifier à ces dieux ; ainsi le veut notre civilisation retardataire. Qu'importe que l'on sache extraire une balle d'un cœur si l'on ne peut rien dire de la maladie bronzée (film : *Sous les toits de Paris*). Car il faut savoir parler ; savoir faire. Qu'importe ! Il faut savoir parler « au sujet de », on ne vous demande pas de savoir trancher dans le vif du sujet.

Et c'est bien pour cela que le par-cœur sévit : il faut franchir un cap, il faut viser un point précis de l'avenir, il faut tout sacrifier pour ce but, il faut remplir cette épreuve et l'on pourra ensuite être armé chevalier, bachelier ou docteur.

Une parente me raconte que son professeur de philo avait toujours beaucoup de succès au bac. Elle faisait apprendre le cours de philo par cœur. C'était idiot, et le professeur s'en rendait parfaitement compte, mais elle voulait des succès au bac. Alors il fallait apprendre à couler sa pensée dans le moule des mots et comme c'était les mots des autres, c'était aussi la pensée des autres que l'on apprenait par cœur.

D'ailleurs plus d'un prof' de philo écrit en marge des devoirs : « Idées personnelles, donc fausses ».

Seul, Aristote a raison. Hors de lui, point de salut.

Seulement, une fois l'examen franchi, il n'y a plus que des gens qui font

roue libre et descendent la pente de la vie sans donner un coup de pédale, uniquement par l'inertie acquise.

Et, comme ces morts corses de *Fleur d'épine* que l'on fait remonter, à califourchon sur un mulet, au village natal, les gens qui suivent cette pente peuvent ainsi être morts à 20 ans sans qu'ils le sachent. Ils se sont tués à apprendre par cœur. Le par cœur les a tués. Descendre ça les repose.

Mais s'agit-il d'avoir une cervelle pleine pour le jour J, ou faut-il avoir des connaissances pour la vie ?

N'y a-t-il de vrai que la pensée d'autrui qui vient se plaquer sur nous comme le crépi de l'école qui s'est détaché un jour parce qu'il n'avait en aucun point adhéré à la pierre.

Ou bien ne vaut-il pas mieux penser que l'on peut construire une personnalité en ajoutant des aliments (les éléments de la vie) à la première petite lueur jusqu'à ce qu'elle devienne un feu dévorant.

Faut-il qu'une pensée autonome et personnelle soit dangereuse au point qu'il faille à tout prix l'étouffer par un fatras, une masse de matériaux impropres et inassimilables. Car c'est bien cela : le par-cœur introduit les idées des autres. Alors on peut essayer de se les ingurgiter et un jour vient, où, comme l'âne qui commençait à s'habituer à ne se nourrir que d'air, la pensée personnelle meurt d'avoir été étouffée et abandonnée.

Beau résultat qui, pour certains, est un résultat positif.

A côté de cette parente qui oublia tout après son bac, mais qui conserva un dégoût de l'effort intellectuel il y a celui qui prépare ses examens (et les réussit) en jouant souvent à la pelote basque.

« Il y a plus de philosophie, Horatio, dans une balle de caoutchouc... »

Et celui-ci, après le bac, commençait une vie d'étude due à une conservation d'une inextinguible soif de connaître.

Le savoir qu'apporte le par-cœur, c'est un savoir illusoire qui n'est pas intégré aux fibres de l'être. C'est un vernis extérieur qui s'écaille au moindre choc. Le vrai savoir, c'est celui qui se construit de l'intérieur, étincelle après étincelle, flamme après flamme, expérience après expérience. (J'en ai dit deux mots dans *Techniques de Vie* n° 3.)

Pour qu'il y ait accrochage, fixation, l'être doit être concerné. Il se souvient surtout de ce qui le concerne.

Et on pourrait peut-être aller jusqu'à dire que pour qu'il y ait mémorisation, il faut qu'il y ait émotion. L'émotion pouvant être intellectuelle. Il peut y avoir le plaisir de la découverte, la remarque, l'observation qui sont parfois si rapides qu'on les prend pour de l'intuition.

On ne retient bien, je crois, que ce qui étonne, ce que l'on découvre. Et comme le pense M. Legrand il faut préserver et cultiver nos facultés d'étonnement qui risqueraient fort de s'émouvoir si on n'y prenait garde.

Maintenant, même la table de multiplication ne saurait être accrochée par le par-cœur, mais par l'expérience sans cesse renouvelée et surtout profondément vécue.

Et puisque j'en suis aux maths et que cela est concerné par la circulaire puisqu'on y parle de mécanismes, il faut dire qu'il y a deux catégories d'enfants.

Il y a les matheux subtils qu'il faut traiter avec ménagement pour ne pas détruire quelque ressort délicat et ceux-là s'accommoderaient d'un apprentissage par-cœur d'une table d'addition ou de multiplication parce qu'ils y fourrent des raisonnements, des remarques, des rapprochements, des connections, des similitudes, des séries, des parités, des décimales, etc.

Et il y a les autres qui sont comme un sac percé dans lequel on essaie de mettre quelque chose et tout fuit par le trou. Il reste bien quelques copeaux accrochés aux fibres du tissu et qui pourraient faire croire que d'autres copeaux pourraient s'accrocher et s'entasser petit à petit. Mais au moindre petit choc, tout dégringole et on se retrouve sac vide comme devant.

Seul, pour ces enfants, l'expérimentation peut boucher le trou et soudain, à force de fiches avec matériel ou sans matériel, on s'aperçoit que les notions sont acquises et définitivement. Mais ce n'est pas du par-cœur plaqué de l'extérieur mais de l'expérience intégrée à l'être, surtout quand à la base il y a le calcul vivant avec les couleurs, les odeurs, les formes, les émotions, les espoirs qu'y introduit la vie et qui sont nécessaires pour que soit riche et pleine de vie la matière de la notion à retenir.

Alors la forme la plus authentique du savoir c'est l'expérience. »

LE BOHEC (Côtes-du-Nord).

Et nous donnerons enfin la conclusion de notre ami Louis Lefebvre, Inspecteur-Professeur E.N. de Bouzarea :

« Au fond, il y a une équivoque dans la circulaire, qui demande du « par-cœur », tout en semblant y renoncer pour les sciences, l'histoire et la géographie.

Ce qui importe vraiment, c'est l'acquisition des mécanismes de base. Je sais que l'école actuelle n'y parvient plus, non à cause des méthodes modernes, mais parce que l'école traditionnelle mâche le travail des élèves (dictées préparées dans tous les détails, problèmes préparés, rédactions préparées).

L'école traditionnelle ignore qu'il faut exiger peu au début de l'année scolaire (adopter un rythme très lent), davantage ensuite, pour ralentir le rythme en mai.

Elle ignore aussi que chaque enfant a son rythme, et qu'il faut essayer de s'adapter au rythme individuel.

Ajoutons encore qu'elle s'épuise à donner des connaissances que les élèves d'école primaire ne peuvent assimiler (exemple : le complément d'attribution au C.M. 2 ou en F.E.P.). »